Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 19 (1913)

Artikel: Un grand écrivain de la Suisse allemande au XIXme siècle : Gottfried Keller

Autor: Rossel, Virgile

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684943

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN GRAND ÉCRIVAIN DE LA SUISSE ALLEMANDE
AU XIXme SIÈCLE

GOTTFRIED KELLER

PAR

VIRGILE ROSSEL

I.

L'esthéticien Frédéric-Théodore Fischer, qui fut un temps professeur à Zurich, a crayonné cette silhouette dans son roman *Auch Einer :* « Il n'est pas grand, dit le citoyen Porrex à son voisin Ferrex. — Non, mais quelle noble tête il a, répondit celui-ci, qui était bon observateur. Car, au-dessous du front clair, l'arc délicat des sourcils encadrait des yeux éclatants et sombres; le nez d'aigle annonçait l'ardeur et l'élan; les lèvres, bien dessinées, qui s'entrouvraient légèrement, semblaient faites pour le doux langage du vers, et, sans apprêt, le chef barbu se posait sur le cou vigoureux ». Tous ceux qui ont vu un portrait de Gottfried Keller reconnaîtront là l'auteur des *Nouvelles zurichoises.* Ce petit homme trapu, avec son visage embroussaillé et son regard si vif derrière les grosses lunettes, n'a rien de très fin, ni de très attirant. Il ne se pique ni d'élégantes manières, ni de propos très distingués. Sorti du peuple, il est resté peuple dans l'âme, et il a l'originalité d'en être fier. Son œuvre est néanmoins l'une des plus séduisantes comme des plus prestigieuses que la littérature suisse et la littérature allemande puissent nous offrir au XIXme siècle.

Gottfried Keller naquit le 19 juillet 1819, dans la maison *zum goldenen Winkel,* place du Marché Neuf, tout près de l'une des portes du vieux Zurich. Il était le deuxième enfant du maître tourneur Rodolphe Keller, modeste patron habile dans son art, assez cultivé, fervent de Schiller et partisan ardent, en politique, d'une sorte de libéralisme humanitaire. Rodolphe Keller avait épousé, quelques années auparavant, Elisabeth Scheuchzer, la fille d'un chirurgien militaire mort en 1817. « Ce n'était guère une mère de poète », a-t-on dit. Et pourtant, cette femme pratique, économe, entêtée jusqu'à en être hargneuse, et qui devint veuve de bonne heure, sut, plus tard, « garder au logis la place de l'absent et porter au guichet de la poste les paquets de gros sous destinés au fils prodigue ».

On peut lire, à peine romancée, dans *Henri le Vert,* l'histoire des premières années de Keller, de cet orphelin en qui l'esprit généreux et un peu chimérique du père s'éveilla plus tôt que la saine et froide raison d'une mère ployant sous de lourds soucis domestiques. L'imagination est en lui la faculté maîtresse. Dès l'école, il use et abuse de ses dons inventifs. Il manifeste même une propension singulière au mensonge, mais à une variété de mensonge qui annonce le futur conteur : il trouve son bonheur à suivre les inspirations quelque peu déréglées d'une fantaisie qui l'incite à fabriquer des aventures, assez vraisemblables d'ailleurs pour que les grandes personnes mêmes puissent en admettre la réalité. Il lui arriva d'accuser de maintes fredaines des camarades qui n'en pouvaient mais. Les victimes de ses ingénieux et fâcheux racontars se plaignaient-elles d'en être injustement punies, il s'étonnait de leurs récriminations. « J'éprouvais, nous dit-il, une intime satisfaction à voir le déterminisme poétique de mes inventions prendre une forme, si harmonieusement, si visiblement complète, qu'elles entraînaient des événements, des actions et des souffrances mémorables grâce à ma parole créatrice. Je ne comprenais pas du tout comment les gamins qui en pâtissaient pouvaient se lamenter et m'en vouloir, alors que le parfait développement de l'affaire allait de soi et qu'il m'était aussi impossible d'y rien modifier qu'aux dieux antiques de changer la Destinée ». Je n'insisterais pas sur ces détails, s'ils n'étaient éminemment significatifs. L'animal littéraire a déjà soumis à ses cruels caprices l'âme de ce bambin. L'égoïsme de

l'artiste, cet égoïsme féroce qui ramène tout aux exigences de l'art et leur sacrifie tout, se révèle dans ces puériles altérations de la vérité.

Chez cet enfant, se remarquent aussi les bizarreries chagrines d'un caractère auquel il faudra beaucoup pardonner pour ne point le juger trop sévèrement. Keller est tout le contraire d'une nature amène et souple. Il est maussade, il est boudeur comme le Pancrace de ses nouvelles, « qui s'appliquait à provoquer des scènes pénibles », ou qui se retranchait dans de revêches et mornes silences. Il a ces façons bourrues et ces attitudes hérissées qui valurent, dans la suite, comme le constate M. Baldensperger, « tant de déceptions à ses admirateurs désireux de le connaître personnellement et tant de mauvais moments à ses meilleurs amis ». Il est défiant et grognon, volontaire et sournois. A d'autres égards, peu de sensibilité, mais, dans ce « drôle d'enfant », pour me servir d'une expression de Keller lui-même, le sourd bouillonnement d'une vie intérieure très profonde à laquelle suffit l'aliment de ses pensées et de ses rêves. Et encore, le goût de la solitude et la passion de l'indépendance.

Ses progrès à l'école sont médiocres. Il n'est pas le moins du monde un bout de prodige. Au mois de juin 1834, Keller est mêlé à un charivari dirigé contre son maître de calcul. La lâcheté de ses condisciples et son obstination à ne pas se repentir de sa faute le conduisirent devant un Comité de surveillance, qui prit cette incartade au tragique et le frappa d'une sentence d'expulsion. Son amour-propre et son sentiment de la justice en furent blessés au point qu'il n'oublia jamais cette dure expérience d'enfant.

Que serait devenu Gottfried Keller, si la mesure disciplinaire qui interrompit prématurément ses études ne l'avait condamné à être un autodidacte ? L'équilibre et la clarté n'auraient-ils pas été moins refusés à son génie ? C'est possible et, sans doute, il aurait été plus apte à reconnaître sa véritable vocation. Mais sa forte individualité serait-elle demeurée intacte ? L'empreinte d'une éducation régulière, le joug des programmes et des examens, les devoirs et les ennuis d'une carrière peut-être imposée plutôt que choisie n'eussent-ils pas étouffé en germe la fleur de lyrisme qui devait si magnifiquement s'épanouir dans la misère et la liberté de sa folle jeunesse ? Jean-Jacques eût-il

été Jean-Jacques, s'il avait fait docilement ses classes, en bon petit bourgeois de Genève, au lieu d'être livré aux périlleux hasards de son destin ?

Mais toutes ces questions et toutes ces prévisions ne sont guère qu'un jeu assez vain. Regagnons le terrain solide des faits !

Voilà un garçon de quinze ans jeté à la rue. Quelle décision prendre à son sujet ? En attendant, la mère de Keller l'envoie à la campagne, chez un oncle. Cette « fuite auprès de la maternelle Nature » l'apaisa et le rendit à lui-même. Il se croyait des dispositions pour la peinture et, dès l'âge le plus tendre, les lignes et les couleurs des choses avaient retenu son regard. Il voulut être paysagiste. Le site rustique de Glattfelden ne pouvait que l'encourager dans ce dessein. Après son retour à Zurich, la nostalgie des vertes collines et des vastes forêts le hanta. Du moins, le pinceau lui permettrait-il de fixer l'image du paradis abandonné. Il entre en apprentissage chez un soi-disant *Kunstmaler*, Peter Steiger, le Habersaat de son grand roman. Cet honnête industriel, qui est à la fois graveur, lithographe et imprimeur, ne peut lui offrir qu'un pauvre enseignement. Keller barbouille sans méthode et sans résultat. On ne l'initie pas même aux rudiments du dessin. Et il rêvasse, et il se cherche, et il presse la faillite de ses ambitions artistiques.

Mal et peu occupé, il a le loisir de s'interroger. L'hiver de 1835 se passe, pour Gottfried Keller, à éprouver la valeur de ses convictions religieuses. Il souffre du « mal de croire », ou, plus exactement, du mal de ne plus pouvoir concilier son idée de la divinité avec les explications traditionnelles du catéchisme. Les formules officielles lui répugnent, puisqu'aussi bien il n'est rien, à ses yeux, de plus libre que la foi. Le jour de sa confirmation venu, Keller franchit le seuil de la Predigerkirche « comme on va une dernière fois dans une société avec laquelle on n'a plus rien de commun, et dont on se sépare franchement et poliment ». A cette époque, il est encore déiste et les chapitres consacrés, dans *Henri le Vert*, du moins dans l'édition définitive, à cette crise intime d'un adolescent qui avait l'impatience de toutes les règles conventionnelles, sont trop arrangés pour nous restituer le credo du Gottfried Keller de 1835. Quelques années après, il se rangeait aux côtés du gouvernement libéral, qui avait appelé le fameux théologien hétérodoxe David-Frédéric

Straus à l'Université de Zurich. Dans ses premières poésies, il rompit nettement avec les athées radicaux et leur reprocha de nier l'immortalité de l'âme. C'est en 1848 seulement qu'il renie le christianisme nuageux auquel il s'était arrêté. Il a rencontré Louis Feuerbach, le philosophe du matérialisme scientifique, et il en est devenu le disciple enthousiaste. Cette doctrine, qui plonge dans la réalité sensible et s'y établit, serait-elle, comme on l'affirme, la négation de tout idéal? Keller répond : « Au contraire, tout se fait plus limpide, plus grave, et en même temps plus brûlant, plus vibrant ». Il contemple la sublime merveille de l'Univers, et il aurait pu s'écrier, dès 1848, comme dans sa vieillesse :

Trinkt, o Augen, wass die Wimper hält
Von dem goldnen Uberfluss der Welt!

Ses méditations ne lui avaient pas appris à dessiner. Il quitta son patron et s'installa dans une mansarde qu'il disposa en atelier. Qui sait si, de tâtonnements en tâtonnements, le garçon intelligent qu'il était ne réussirait pas à se débrouiller? Keller se flatta que les dangereux conseils recueillis dans la *Lettre sur la Peinture du paysage,* de Salomon Gessner, remplaceraient avantageusement les leçons d'un professeur. L'aimable poète et peintre zurichois, qui était orfèvre en ce point comme M. Josse, déclarait que « la poésie est la véritable sœur de la peinture ». Il ajoutait : « Combien d'artistes choisiraient avec plus de goût de plus nobles sujets, combien de poètes auraient dans leurs tableaux plus de vérité et de pittoresque, si artistes et poètes unissaient en eux la connaissance de l'un et l'autre de ces deux arts! » Cela était trop conforme aux inclinations de Keller pour qu'il ne s'empressât point de lire autant que de peindre. Schiller et Jean-Paul, la rhétorique enflammée et un peu creuse des *Brigands,* le lyrisme éblouissant et un peu fou du *Titan,* l'initièrent aux émotions de la littérature. Il jeta plus souvent ses pinceaux pour courir à sa plume. Ses albums de croquis dorénavant ne contiennent pas moins d'écriture que de dessin.

Dans le courant de l'été 1837, il eut la chance de travailler sous la direction d'un curieux et gracieux aquarelliste, sujet à des accès de monomanie. Quels horizons s'ouvrent tout à coup devant lui! Il a entrevu la Terre promise. Le 19 juillet 1837, à

la date de son anniversaire, il note ceci dans son journal : « Dix-huit ans aujourd'hui. Je fais le vœu d'avoir acquis, d'ici deux ans, quelque renommée; sinon, j'envoie l'art à tous les diables et je me fais cordonnier ». En 1838, à douze mois de distance, il a corrigé ses juvéniles illusions : « Dix-neuf ans aujourd'hui. Je vois bien que c'est une pure idiotie que j'ai écrite il y a une année ». Des peines de cœur l'assaillirent par surcroît. Sa cousine et son amie d'enfance, Henriette Keller, mourut subitement. « Elle était, d'après ce qu'il en a dit dans *Henri le Vert*, svelte et délicate comme un narcisse, avec des cheveux d'un blond doré, de petits yeux bleus, un front un peu têtu et une bouche souriante. Sur ses joues minces passaient, comme des vagues qui se suivent, d'ondoyantes rougeurs; sa voix ténue et fine comme un son de cloche avait un timbre imperceptible et s'éteignait à chaque instant ». Ce fut entre eux une ingénue et mélancolique idylle. En mai 1838, on porta la douce enfant au cimetière. Gottfried Keller avait connu le deuil presque en même temps que l'amour. Ce souvenir ne s'est point effacé de sa mémoire, car le célibataire impénitent doublé d'un misogyne farouche, que fut le chancelier d'Etat du canton de Zurich, ne laissait pas d'avoir une fibre sentimentale qu'il dissimula de son mieux :

Je veux me rappeler encor ces anciens jours,
Passés comme un frisson du vent dans la feuillée,
Où la corde d'argent qui vibrait aux amours
Rendait les premiers sons de sa musique ailée...

Il se les est rappelés, ces « anciens jours » et, peut-être, lui a-t-il été impossible de les oublier, bien que, dans un essai autobiographique, adressé en 1876 à une revue allemande, il ait eu l'air d'en parler avec un détachement ironique.

Le 20 juillet 1839, Keller mandait à son ami Müller, qui étudiait l'architecture à Munich : « Me voilà donc âgé de vingt ans, et je ne sais encore rien faire, et je ne bouge pas de ma place et ne je vois aucun moyen de sortir de là; il me faut marquer le pas, à Zurich, alors que d'autres ont déjà commencé leur carrière ». Il avait gâché sa jeunesse; il ignorait presque tout de son métier. A quoi se résoudre? Zurich n'étant nullement un milieu artistique, il demanderait à une ambiance plus

favorable de réchauffer son zèle et de stimuler son talent. Le 26 avril 1840, avec cinquante guldens dans sa poche, quelques livres, des cartons remplis d'étude, sa flûte et une tête de mort, il partit pour Munich.

On peut glisser sur la période de sa vie où il se débat contre sa destinée. Munich le déçoit cruellement. Les professeurs de l'Académie royale n'enseignent qu'un froid classicisme. Le pain quotidien est dur à gagner. Keller tombe malade. Mais il est vaillant : « Je suis, une bonne fois pour toutes, entré dans une carrière et j'irai jusqu'au bout, quand je serais réduit à manger du chat ». S'il ne mangea pas du chat, il mangea de la vache enragée, ne fut qu'un peintre médiocre, ne vendit ses toiles qu'à des prix dérisoires, s'endetta de plus en plus, et sa flûte elle-même, sa consolatrice de tant de mauvaises heures, dut prendre le chemin du mont-de-piété ! Son opiniâtreté et sa confiance en son étoile, le retenaient à Munich. Ce n'est qu'à la fin d'octobre 1842 qu'il avoua sa défaite et que, comme le pigeon de la fable, il rentra dans le nid où sa mère lui tendit les bras en le grondant un peu.

L'atmosphère de la patrie sollicitera-t-elle son imagination, ranimera-t-elle sa joie au travail ? Il avait du moins été fidèle à la devise de Salomon Gessner, en cultivant tout à la fois la poésie et la peinture. Dans ses cartons, les feuilles de papier couvertes de vers se mêlaient aux études. Qu'un incident se produise, Gottfried Keller sentira qu'il est par-dessus tout un écrivain. Nous sommes en 1843. Et il nous a raconté ceci : « Un matin que j'étais au lit, j'ouvris le premier volume des poésies d'Herwegh et me mis à lire. La nouveauté de ces accents me secoua comme un coup de trompette qui soudain réveille un vaste camp de multitudes armées. Vers la même époque, le livre d'Anastasius Grün, *Schutt*, me tomba entre les mains, et voilà qu'une vie rythmique commença à circuler dans toutes mes artères. Et j'eus fort à faire pour maîtriser et ordonner, à l'aide d'une rapide initiation à quelques principes de prosodie, la masse de poèmes informes qui jaillissaient tous les jours et à toutes les heures. C'était précisément l'époque des premiers combats du Sonderbund en Suisse : le pathétique des passions politiques fut la veine principale de ma poésie, et mon cœur palpitait à se rompre tandis que je scandais mes vers enflammés ». Herwegh

surtout, cette « alouette d'airain » suivant le mot d'Henri Heine, lui a montré la voie. Les *Chants d'un vivant* allumèrent l'étincelle dans l'âme de Gottfried Keller.

II.

La présence d'un certain nombre de réfugiés allemands, Freiligrath, Follen, Schulz, Ruge, Heinzen, n'avait pas calmé l'agitation politico-religieuse qui sévissait à Zurich comme dans le reste de la Suisse. Keller se rapprocha de ces radicaux exaltés, qui pensaient un peu comme lui. Mais on ne tarda pas à se quereller. L'existence de Dieu fut même le sujet capital de la dispute qui divisa ces frères ennemis. « Drôles de corps, ces Allemands, gémissait le bon Freiligrath; ils se battent à propos de Dieu, quand il y a encore des rois à détrôner ». Keller prit vivement parti contre les athées, ce qui lui rapporta de vigoureux horions de la part de cet Heinzen, que Treischke baptisa « le plus grossier de tous les démagogues prussiens », et une strophe amicale de Follen :

Gottfried le Strasbourgeois a célébré l'amour;
Godefroi de Bouillon fut le champion de Dieu;
Et Gottfried de Zurich tâche d'être, à son tour...
Sois pour nous l'un et l'autre, et gaîment marche au feu!

La mince plaquette de vers qu'il publia en 1846 se ressent des discussions contemporaines. Keller mange de l'aristocrate et du curé; son mets de prédilection est pourtant le jésuite. Il clame, à la fin d'une ode échevelée sur la *Chasse de Loyola :*

O ma Suisse que j'aime tant,
Le diable annonce sa visite.
Tu vas pleurer, pauvre petite;
Du Gothard, souffle un mauvais vent :
Car voici les Jésuites!

Le dernier morceau des *Gedichte* est un hymne à l'action :

L'air est ivre de liberté;
Et mes chansons ouvrent leurs ailes.
Envolez-vous, mes hirondelles,
Le printemps est ressuscité!

Un orage de révolution s'amasse sur l'Europe. Les vieux préjugés et les vieilles tyrannies sont condamnés à mourir. Tout annonce un superbe renouveau. Et l'*Idylle du Feu*, où Keller enveloppe d'un éloquent et bizarre symbolisme le récit d'un incendie, s'achève par un cantique de démocrate optimiste

A l'œuvre, Humanité, sans peur et sans regrets :
Bâtis et démolis, pour reconstruire après ;
Le temps marche toujours sur sa route bénie.

L'humeur noire de jadis paraît s'être envolée. Il célèbre le vin, il exalte l'amour, il ne dédaigne pas l'ironie :

Tu peux bien t'escrimer à chanter l'alouette ;
Mais tu l'aimes surtout rôtie, ô doux poète !

Sa jeunesse s'est déridée et détendue. La muse lui sourit. Une vague notoriété précède le succès, qui précédera la gloire. Et puis, il en est d'un bonheur comme d'un malheur : il ne vient jamais seul.

Si ce n'est pas à la littérature que les gouvernements prodiguent d'ordinaire leurs faveurs, le Conseil d'Etat du canton de Zurich acquit un titre à la gratitude de la patrie suisse tout entière, le jour où il s'avisa d'accorder une bourse à Gottfried Keller pour que celui-ci pût compléter en Allemagne son instruction générale fort négligée. C'est à l'Université d'Heidelberg que l'ex-paysagiste, bien résolu à ne pas persévérer dans la peinture, fit un stage prolongé dans l'histoire, la philosophie et les lettres. Quelle ivresse que la sienne ! Chaque semaine, il découvre un nouveau monde. Il est le néophyte qu'on admet dans le sanctuaire. Le passé n'existe plus. Keller n'appartient plus qu'au présent et à demain. On se plaint de ce qu'il oublie ses anciens amis. Avec le candide et cruel égoïsme des heureux, il répond à Dössekel : « Il me faut me ressaisir et me contraindre pour remplir enfin, dans une certaine mesure, mes devoirs envers des amis que j'ai laissés au pays, car lorsqu'on est jeté tout à coup dans une voie nouvelle qui, pour n'être pas encore tout à fait sûre et nette, n'en promet pas moins une perspective finale de clarté et de sérénité, on est bien peu disposé à regarder derrière soi, et l'on n'a guère envie de nouer en arrière l'écheveau de l'avenir ».

La science est sa religion et Feuerbach son prophète. Non point qu'il n'ait pas résisté, d'abord, à la logique de celui qui pourchassait toute espèce de mysticisme et qui avait dit : « Dieu fut ma première pensée; la Raison fut la seconde; l'Homme fut ma troisième et dernière pensée ». Peu à peu, le charme et la conviction de Feuerbach opérèrent : « Mon esprit finit par travailler de son côté pour l'ennemi. Mes sourdes objections étaient scrupuleusement relevées par le professeur lui-même, qui souvent les écartait comme j'avais essayé plus ou moins de le faire. Mais je n'ai pas encore vu d'homme qui soit aussi dégagé que ce Feuerbach de toute poussière livresque et de toute préoccupation scolastique. La Nature, toujours la Nature et encore la Nature : il en étreint l'immensité de toutes les fibres de son être et ne s'en laisse arracher ni par Dieu, ni par le diable ». Ce matérialisme lyrique et actif, qui avait touché une âme aussi éprise de beauté que Richard Wagner, une conscience aussi passionnée de justice que George Eliot, satisfit pleinement les aspirations intellectuelles et morales de Gottfried Keller, qui est converti au « patriotisme de cette terre », à l'idée que Dieu n'a pas besoin de nos prières autant que l'homme de notre amour.

« Heures solennelles et méditatives », assurément, comme il l'a écrit, que celles d'alors. Heures également d'effervescence politique. Le mouvement démocratique et révolutionnaire de 1848 est écrasé en France, en Allemagne, partout. La Suisse, qui va tranquillement de l'avant, ne s'expose-t-elle pas à d'angoissantes épreuves? Ne peut-on, ne doit-on pas « tout attendre de cette jolie clique de réaction, la Prusse, l'Autriche, la Russie »? Un chagrin de cœur relègue un instant dans la pénombre tout ce qui n'est pas la tendre et fière Johanna Kapp.

Au printemps de 1850, Keller plie bagage et se trouve à Berlin au milieu d'avril. Il s'est mis en tête qu'il était un dramaturge. Il fera du théâtre. N'a-t-il pas apporté, d'Heidelberg, des projets et des ébauches de pièces, entre autres les deux actes de *Thérèse?* Quelques mois d'apprentissage technique, quelques semaines de labeur ensuite, et il abordera la scène où l'on a des chances de succès rapide qu'ailleurs on chercherait en vain. Il se connaissait mal. Ainsi que l'a noté un critique ingénieux : « Ce qu'il y a d'éminemment épique et narratif dans ses allures

de conteur, son style qui est bien plutôt, si je puis dire, à base de récit et de description que de dialogue et qui ne possède guère l'escrime serrée des réparties et des répliques, son humour plus enclin à se donner le spectacle des conflits d'ambitions et de vices qu'à se transformer dans les personnages d'un drame et à épouser tour à tour leur sensibilité respective, l'absence même de la forte passion dans l'organisation psychologique de ses héros, tous ces traits à peu près constants de sa manière laissent certainement planer un doute sur la valeur et l'efficacité de ses prétendues dispositions dramatiques ». Sans compter que Gottfried Keller, timide et gauche comme il l'était, ne pouvait réussir dans une carrière où le talent ne suffit pas. Il souffla donc sur les châteaux en Espagne qu'il avait bâtis et renonça au théâtre.

Mais qu'entreprendre? Le Conseil d'Etat de Zurich se lassait; il discontinua ses subsides en 1852. Keller avait plus de trente ans, et l'on ne voyait rien de toutes les œuvres qu'on espérait de lui. Il dut se résigner aux besognes d'un manœuvre de lettres, tout en composant son *Henri le Vert* qui n'avançait qu'avec une pénible lenteur. Il avait conçu la trame de ce livre à Heidelberg déjà. L'éditeur Vieweg lui en acheta le manuscrit, promis pour la fin de l'automne 1850; or Keller ne livra ses dernières pages qu'en 1855. Cette autobiographie romancée et rêvée avait ce parfum de vie et cette sincérité d'accent que rien ne vaut. Quelques esprits d'élite, un Hettner, un Warnhagen d'Ense, surent goûter l'originale saveur d'un récit bien inégal, bien cahoté, bien dilué, mais où s'exprimait une individualité d'essence peu commune. *Henri le Vert* n'en fut pas moins, disons-le tout de suite, un désastre assez complet pour réconcilier tous les débutants avec leurs plus coûteuses déconvenues. Il avait paru successivement en quatre volumes, de 1854 à 1855. Lorsque Gottfried Keller, après la mise en vente du dernier tome, s'enquit de la possibilité d'une seconde édition, il ne reçut que cette désolante réponse : le tirage avait été de mille exemplaires... il en restait huit cent cinquante. Et, vingt ans après, *Henri le Vert* ayant été refondu d'un bout à l'autre, trois cent soixante volumes de la première édition, rachetés à l'éditeur, servirent à chauffer pendant un hiver le poële d'un écrivain qui était alors le Keller

des *Gens de Seldwyla,* des *Sept légendes* et des *Nouvelles zurichoises,* sans parler des poésies.

Dans sa forme définitive, *Henri le Vert,* qui, par son dénouement, s'apparentait un peu à *Werther,* est devenu une sorte de *Wilhelm Meister* de petite bourgeoisie. Il a gagné en grâce et en sérénité, sans perdre de sa force initiale. On souhaiterait qu'il fût allégé de moitié, ou du tiers, que les digressions philosophiques et autres y prissent moins d'espace, que le roman eût plus de mouvement et d'unité. Mais ne sont-ce pas là des vœux de latin trop amoureux de mesure et d'harmonie classiques? *Henri le Vert* est, comme les *Confessions* de Rousseau, comme le *Wilhelm Meister* de Gœthe, le testament d'un esprit et le journal d'une âme. La trame en pourrait être indifférente; le livre contient des trésors de sentiment, de pensée, d'expérience à enrichir la vie de tous ses lecteurs. Et l'ombre s'y mêle à la lumière dans des proportions si justes, et la joie y habite si près de la douleur, et la sagesse de la folie, que l'on comprend l'influence de cet ouvrage sur la jeune littérature allemande : il a été le modèle qu'on ne cesse d'imiter, car presque tous les *Bekenntnissromane* du dernier quart de siècle procèdent de lui.

Keller, qui avait peut-être caressé l'espoir d'être professeur quelque part, une fois les « années problématiques » écoulées, et auquel on avait offert, en 1854, une chaire d'histoire de la littérature et de l'art à l'Ecole polytechnique de Zurich, — Keller se détourna de l'enseignement où il est probable qu'il n'eût pas brillé, tant il avait peu ces dons extérieurs du maître qui doit presque tout demander à son talent de parole. Johanna Kapp, qui n'avait pas accepté ses hommages mais avec laquelle il était demeuré en correspondance, le confirma dans ses desseins : « D'abord, lui écrivait-elle, cela m'a fait de la peine que vous ne soyez pas devenu M. le professeur. Et puis, j'en ai été enchantée, car, à Zurich aussi bien qu'ailleurs, une chaire de professeur est un appeau pour le philistinisme. Gardez, vous, votre fraîcheur et votre liberté d'âme toute votre vie » ! Conseils excellents, s'ils donnaient à manger! Keller a ses dettes pour tout bien. Comment sortir de cette impasse? Il entend que son retour à Zurich ne soit plus celui de l'enfant prodigue et du raté. Il veut pouvoir redresser la tête, en traversant la frontière.

III.

« Hourrah! il vient, Henri le Vert »! Ce cri d'allégresse fut poussé en novembre 1855, par le brave Schulz, qui n'avait cessé de prêcher à Gottfried Keller la nécessité de quitter Berlin. Les années d'Allemagne, en dépit des espérances qu'elles avaient fauchées, ne furent point des années perdues. Non pas qu'elles eussent été très fécondes. Elles avaient prouvé du moins ce qu'il y avait d'énergie dans le caractère de Keller. Un autre, un Leuthold, n'aurait plus été qu'une épave tombée au ruisseau de la Bohême. Il ne s'était pas abandonné, lui. Il avait appris quelque chose à l'école de la gêne. Il était armé pour la lutte, maintenant. Il était quelqu'un.

Dans son pauvre bagage d'exilé, il emportait quelques poésies et les manuscrits de plusieurs nouvelles des *Gens de Seldwyla.* Si *Henri le Vert* avait été composé dans l'incertitude et la mélancolie d'une existence qui n'avait encore trouvé ni son point d'appui, ni son but, l'œuvre qui le suivit témoigne d'une vigueur et d'une joie de créer sans égales. Le franc réalisme, la robuste helvéticité de Keller, son humour tout ensemble si succulent et si particulier s'épanouissent ici, librement, comme la fleur éclôt et comme l'oiseau chante. La première édition des *Gens de Seldwyla* est de 1856; la seconde, notablement augmentée, paraîtra huit ans plus tard.

Seldwyla est « une petite ville située quelque part, en Suisse », — tout près de Zurich. Elle va fournir à Gottfried Keller le cadre d'une série de tableaux de mœurs pleins de sentiment, de vérité et de relief. Le groupement des personnages, la conduite de l'intrigue, l'art de la description qui sera d'un peintre et d'un poète, l'adresse à saisir le pittoresque des sites, les éléments tragiques ou comiques des situations, la sereine philosophie du conteur et la santé de son tempérament, tout concourt à faire de Keller le « Shakespeare de la nouvelle », comme l'appellera Paul Heyse. Il a été, même dans *Henri le Vert,* l'esclave de ses observations, de ses souvenirs, de ses impressions; il en est le maître, aujourd'hui.

Qui n'a lu *Pancrace le boudeur, Régula Amrein et son fils cadet, Roméo et Juliette au village,* les *Trois justes,* le *Chat*

Spiegel? Keller est trop suisse, ou mieux, trop protestant malgré tout, pour que son art dépouille toute subjectivité. Il ne nous taira pas, à l'occasion, ses réflexions et ses principes. Mais il ne s'étale pas indiscrètement. Il se borne à nous avertir que, derrière l'auteur, nous rencontrerons un homme. D'un autre côté, sa causticité agit à la façon d'un breuvage tonique. Il se moque de nos travers et de nos ridicules pour nous en guérir. Cet humoriste se souvient que l'écrivain populaire qu'il veut être a charge d'âmes.

Regardons de plus près l'un ou l'autre des récits qui forment les *Gens de Seldwyla!* Nous verrons mieux ce que la manière de Keller a de personnel et ce qu'elle avait de neuf.

A en croire Gottfried Keller, rien ne semblait plus propre aux Seldwylois à faire l'objet d'un fructueux commerce que l'exploitation d'une carrière. En conséquence, M. Amrein, le mari de Mme Régula, un bourgeois important et corpulent, qui abritait sa bedaine satisfaite sous de merveilleux gilets de soie, s'était lassé de fabriquer des boutons et avait entrepris une affaire que tout Seldwyla jugeait incomparable.

Il avait trouvé là le genre de vie qui lui convenait et qui devait lui procurer de l'exercice. Muni d'un portefeuille rouge bourré de papiers, et d'une élégante badine aux anneaux d'argent, il venait se promener un instant dans la carrière quand le temps était beau, en frappant avec sa canne les blocs de pierre vendus. Il essuyait la sueur de son front, jetait un regard d'amateur sur le joli paysage, puis retournait nonchalamment en ville. Ses affaires consistaient, ici, à réaliser les valeurs qui gonflaient son portefeuille, et c'était évidemment une salle d'auberge, bien fraîche, qui se prêtait le mieux à cette opération. Bref, un Seldwylois accompli, sauf pour la politique, car il n'aimait pas à changer d'opinion; et ce fut la raison de sa perte:

« Un capitaliste conservateur du chef-lieu, qui n'entendait pas badinage, avait placé dans l'entreprise de la carrière une assez grosse somme, pensant ainsi donner un coup de main à l'un de ses plus chauds partisans. Mais M. Amrein, dans un accès de noire ingratitude, s'était laissé aller un jour à prononcer des paroles libérales et séditieuses qui arrivèrent aux oreilles de son créancier, qui se fâcha comme de juste. En effet, nulle part l'absence de convictions politiques sérieuses n'est plus déplaisante à voir que chez un citoyen dodu qui arbore des gilets de soie bariolés! Irrité, le créancier réclama le remboursement de ses

fonds au moment où l'on s'y attendait le moins, et M. Amrein, précipité du haut de sa carrière, fut lancé avant le temps dans le monde des pérégrinations aventureuses.

« Il est rare que les gens qui jouissent d'un certain degré d'embonpoint souffrent beaucoup de la misère ; ils ont je ne sais quelle faculté spéciale et irrésistible à pourvoir aux besoins de leur exigeante personne, et l'on dirait que leur ventre, comme une montagne d'aimant, a le pouvoir d'attirer à soi les bons dîners. Aussi Amrein, une fois émigré, trouva-t-il bientôt le moyen de se nourrir dans les lointaines régions où il s'était réfugié, et, quoiqu'il ne fît pas fortune, sût-il toujours et partout boire et manger aussi copieusement que chez lui ».

Après l'humoriste, qui ne craint pas d'appuyer en raillant mais qui a du nerf et du trait, le conteur et le moraliste ! *Roméo et Juliette au village* est une idylle dramatique d'un charme profond et d'une poignante simplicité. Le père de Sali et le père de Vérène sont des paysans qui se haïssent comme les Capulets et les Montaigus. Leurs deux enfants, très jeunes l'un et l'autre, s'aiment autant que Roméo et Juliette. On leur interdit de se voir. Soit, ils mourront et là, dans l'eau glacée de la rivière, nul ne pourra plus les désunir. Ils sont donc décidés à périr ensemble, et ils sont heureux comme ils ne l'ont jamais été. Seuls enfin, libres enfin, et les bras ouverts, et les bras refermés pour le moment suprême.

— « Te repens-tu déjà ? dirent-ils tous les deux à la fois, en se rejoignant au bord de la rivière ?

— « Non, j'ai tant de joie, répondirent-ils en même temps.

« Oublieux de toutes les peines passées, ils descendaient rapidement le rivage, devançant dans leur course celle de l'eau qui coulait, car ils avaient hâte de trouver un endroit propice. Leur passion n'était plus qu'à l'ivresse de s'appartenir, la vie entière se concentrait pour eux dans cette brève minute de félicité. Tout le reste, pour eux, la mort, le néant, n'était plus qu'un souffle, rien. Ils y pensaient moins que le fils prodigue, en lâchant son dernier liard, ne songe à ce qu'il mangera demain.

— « Mes fleurs me devancent, dit Vérène. Regarde, elles sont toutes fanées.

« Elle les tira de son corsage, les jeta dans l'eau en chantant à pleine voix :

Mais plus doux que l'amande est mon amour pour toi !

« Ils étaient arrivés à un chemin qui conduisait du village à la rivière. Il y avait là une petite anse où était amarré un grand bateau chargé de foin. Sali se mit aussitôt à détacher les cordes avec une fiévreuse ardeur. Vérène l'embrassa en riant.

— « Que veux-tu faire ? dit-elle. Allons-nous, pour finir, voler aux paysans leur bateau de foin ?

— « Ce sera ton présent de noces : tu auras une couche flottante, un lit comme aucune fiancée n'en a jamais eu. D'ailleurs, ils retrouveront leur bateau là-bas, et ils ne sauront pas comment. Tiens ! il se balance déjà, il voudrait partir.

« Le bateau flottait à quelques pas du bord, dans l'eau plus profonde. Sali souleva Vérène dans ses bras, et entra dans l'eau pour atteindre le bateau. Mais elle se débattait comme un poisson, tout en l'accablant de caresses, si bien que Sali avait de la peine à se maintenir. Elle s'efforçait de plonger sa figure et ses mains dans la rivière, et s'écriait :

— « Je veux aussi sentir l'eau fraîche ! Te souvient-il comme nos mains étaient froides et humides, quand nous nous les sommes données pour la première fois ? Nous prenions du poisson, alors, et maintenant nous allons nous-mêmes devenir des poissons, et deux beaux gros !

— « Sois tranquille, cher démon, dit Sali, qui avait peine à résister aux efforts unis de la jeune fille et des vagues. Ou le courant va m'entraîner...

« Il déposa son fardeau sur le bateau, puis il y monta lui-même. Il plaça Vérène sur l'odorante couche de foin, se mit à côté d'elle, et, quand ils furent assis, le bateau, parvenu au milieu du courant, suivit lentement le cours de l'eau.

« La rivière côtoyait de hautes forêts qui la couvraient de leur ombrage, ou traversait de riantes prairies. Plus loin, elle baignait des villages paisibles ou des chaumières isolées. Ailleurs, elle ressemblait à un lac tranquille, et le bateau ne remuait presque plus. Tout à coup, elle bouillonnait dans une gorge boisée, et courait le long de rives somnolentes. Quand le jour se leva, une ville avec ses tours apparut. La lune à son coucher, rouge comme l'or, teignait l'onde d'un sillon étincelant. Comme le bateau approchait nonchalamment de la cité, au milieu du froid crépuscule d'automne, deux blanches figures, se tenant embrassées, glissèrent silencieusement dans la masse obscure des flots. Le bateau vint s'arrêter un peu plus loin, contre l'arche d'un pont. On retrouva les cadavres au-dessous de la ville, et, après que leur identité fut établie, on put lire dans les journaux que deux jeunes gens, appartenant à deux familles qu'une haine irréconciliable avait réduites à la misère, s'étaient réunis dans la mort... »

A peine une ou deux fausses notes, très légères, et encore. Le récit est d'une sobre puissance. Il devrait s'achever là. Keller est trop un conteur suisse pour n'en pas dégager une leçon morale. Seulement, il la dégage à sa manière :

« Pour ce qui est de la morale, le but de cette nouvelle n'est pas d'excuser et de glorifier l'acte de Sali et de Vérène. Un renoncement courageux, une vie de patient sacrifice eussent certainement mieux valu que ce coup de désespoir. Le travail et le temps sont de grands magiciens, et peut-être leur pouvoir eût-il aplani tous les obstacles : qui ne subirait pas leur lente influence ? Les préjugés se taisent, l'honneur renaît, la conscience se renouvelle. Aussi le véritable amour n'a-t-il pas le droit de s'abandonner.

« Pour ce qui est des passions, qu'on nous permette de dire que des drames tels que celui-ci, assez fréquents dans les classes inférieures de la société, prouvent que c'est le peuple qui seul conserve la flamme des fortes affections et qui sait mourir pour une affaire de cœur. Du moins est-ce là une consolation pour le poète. L'indifférence avec laquelle les liaisons se nouent et se rompent entre gens du monde, la légèreté avec laquelle on sépare aujourd'hui deux enfants, si leur inclination contrarie des vues intéressées, sont cent fois plus révoltantes que ces tristes événements, qui remplissent maintenant nos registres de police, et qui jadis inspiraient les chanteurs de ballades. On apprend tous les jours qu'un monsieur élégamment mis a, en traversant la rue, planté là sa femme ou sa fiancée pour faire un saut de côté, parce qu'un boucher a laissé échapper quelque vieille vache. Après s'être vaillamment caché derrière une porte, il se contentera d'agiter de loin sa badine contre l'animal effrayé, en cherchant à le calmer de la voix. Il n'est pas à craindre que ces amants-là attentent jamais à leur vie. »

C'est un peu lourd, mais c'est clair. Et ce petit assaut contre le pharisaïsme et l'abaissement des âmes nous en dit plus long

sur la mentalité de Keller que les commentaires les plus subtils. La nouvelle elle-même, avec le réalisme du sujet et le lyrisme contenu de la narration, avec sa vérité et sa poésie, n'est pas loin d'être parfaite. L'amour naïf et malheureux n'a pas été célébré avec des accents d'une plus grave, ni d'une plus émouvante beauté.

Les *Gens de Seldwyla,* par tout ce que Gottfried Keller y sut mettre de vie et d'art, consacrèrent sa réputation naissante. Il jouit de sa victoire gagnée au prix d'une si longue lutte, et il travaille. Le milieu intellectuel de Zurich est un stimulant. Le triomphe de la démocratie en Suisse le ravit. Il prend plaisir aux fêtes populaires. L'avenir du pays l'emplit d'une allègre confiance. La seule ombre au tableau est la terrible « faulte d'argent », dont parle Rabelais. Keller ne connaîtra-t-il pas, un jour, ce contentement et cette paix de l'esprit que donne la modeste aisance du sage? Voir Richard Wagner, Moleschott, Jacob Burckhardt, l'esthéticien Fischer, le critique d'art Semper, le peintre Rodolphe Koller, se lier dans la suite avec Rambert qui le présentera au public de la *Bibliothèque universelle,* c'est très flatteur; ce n'est pas tout cependant. Keller n'a pas la production facile, et il creuse, et il détruit, et il recommence.

Une bonne aubaine lui échut en 1861. Il fut nommé chancelier d'Etat par le gouvernement de Zurich. Les grincheux protestèrent. Ils eurent tort, car Gottfried Keller fut, quinze ans durant, sinon le modèle des fonctionnaires, du moins un fonctionnaire diligent et consciencieux.

IV.

Zurich et Keller ne se sépareront plus. Le conteur des *Gens de Seldwyla* est un personnage. Mais il garde le pli des années de bohême. Il aime le vin. Ce taciturne et ce rêveur se plaît dans le bruit et la fumée du cabaret. « Je ne suis pas un lion, écrit-il à l'un de ses admirateurs, mais bien un gros petit bonhomme qui va le soir à l'auberge, dès neuf heures, et qui se couche à minuit comme un vieux garçon qu'il est ». Et c'est bien cela, sauf que les douze coups de minuit le surprenaient souvent

au *Stammtisch*, derrière une bouteille. Habitudes médiocres, philistinisme très commun, et cependant l'âme de Gottfried Keller n'en est qu'imperceptiblement effleurée. Il perd du temps, sans perdre autre chose.

La littérature chôme un peu; elle n'est pas délaissée tout à fait. Keller a désormais des obligations envers son nom. Le poème tragi-comique de l'*Apothicaire de Chamounix* est sur le chantier. L'une des plus originales « nouvelles zurichoises » de Keller, celle qui a le plus authentique goût du cru, celle dont l'helvétisme foncier rend un son qui n'en rappelle aucun autre, le *Fanion des sept braves*, fut envoyé en 1861 au *Volkskalender* d'Auerbach. Le manuscrit des *Sept légendes* était à peu près terminé en 1862. Keller ne le sortit de ses cartons qu'en 1871. Il s'est libéré de toutes préoccupations d'actualité, dans cette œuvre de choix; il n'est qu'un artiste dessinant et coloriant avec amour, un artiste enjoué et attendri qui laïcise des motifs religieux sans les profaner. Cela est enveloppé d'une jolie brume de grâce et de poésie, de ferveur et d'ingénuité. A peine y devinerait-on une protestation discrète de la nature contre l'ascétisme, et des besoins de la terre contre les lois du ciel.

Les « légendes de Marie » sont dans la note de réalisme souriant que préféraient les peintres du moyen âge; pas l'ombre d'irrévérence, mais un curieux et fin mélange de dévotion, de pittoresque et d'humour. Les autres, *Eugénia, Dorothée*, nous transportent à l'époque où le soleil du christianisme se lève sur le déclin du monde antique, Alexandrie ou les rives du Pont-Euxin leur servant de cadre. Reste la *Petite légende de la danse*, avec le symbolisme de son mélancolique dénouement. Tout le livre est destiné, comme le disait Auerbach, « à procurer quelques heures de songeuse allégresse, par un après-midi d'été, sous un arbre ». Que si Gottfried Keller n'est pas allé jusqu'au fond de la sensibilité et de la sainteté chrétiennes, il a suffisamment contenu son matérialisme et voilé son ironie pour n'être plus qu'un poète dont la fantaisie brode de soie et d'or la fleur des « sept légendes ».

Après la seconde série des *Gens de Seldwyla*, qui est de 1874, et qui renferme, entre autres, le récit philosophique du *Rire perdu*, où Keller traite en somme le même sujet que George Sand dans

Mlle La Quintinie, nous aurons les *Nouvelles zurichoises,* qui sont de 1878. Entre temps, deux ans auparavant, Keller a donné sa démission de chancelier d'Etat. Sa vieille sœur, qui a remplacé la mère morte auprès de lui, ne lui épargne pas les plus sinistres avis : il immole à ses caprices d'écrivain féru de son indépendance, la situation honorable et sûre qui l'a sauvé. Mais il a pris une décision irrévocable : « Je n'y tenais plus; consacrer toutes mes journées aux devoirs de ma charge, et faire le soir mon métier d'auteur, lire, écrire des lettres, etc., cela ne va pas, et l'on finit par tout laisser en plan. J'ai, pour l'instant, en matière poético-littéraire, assez de besogne en train, assez de filasse à ma quenouille, pour ne point les gâcher pendant les quelques années de vigueur intacte qui me restent. Sans compter que je n'ai plus à craindre les périodes de gêne que traversent les débutants, ni les chutes dans un industrialisme éhonté ». Il souffrait de « la douloureuse obligation d'être ce qu'au fond il n'était pas ». Il se libéra dès qu'il le put, et il eut raison.

Lentement formé, le bouquet des *Nouvelles zurichoises* fut le premier don de l'ex-chancelier à ses concitoyens. Si l'on excepte le *Fanion des sept braves,* qui date de 1861 et qui est de l'actualité helvétique, fortement teintée de prédication démocratique et républicaine, tous ces récits nous ramènent vers le passé et tous développent, au surplus, un thème général de morale pratique qui fait leur unité : les existences les plus modestes ont leur dignité, et presque leur gloire, lorsque, sachant se borner à être seulement ce qu'elles peuvent être, elles le sont de toute leur âme. Un réconfortant optimisme y circule, et le plus charmant humour. Karl Hediger, l'orateur du *Fanion des sept braves,* Hadlaub, le poète roturier du XIV^ine^ siècle, Salomon Landolt, l'amusant et sympathique héros du *Bailli de Greiffensee,* Hansli Cyr, le lieutenant de Zwingli, à défaut des portraits quelque peu caricaturaux du *Fou de Manegg,* nous restituent des types bien représentatifs de la race zurichoise; et le tissu de ces captivantes histoires, avec l'accumulation adroite des détails de mœurs, des tableaux de vie locale, des coins de paysage, aboutit, en somme, à reconstituer toute la physionomie d'un petit peuple à travers les âges. L'art de Keller s'est affiné et s'est assoupli, depuis les *Gens de Seldwyla.* Son inspiration est aussi d'une humanité plus indulgente et, partant, plus équitable.

Les *Nouvelles* consacrèrent la renommée de Gottfried Keller. L'excellent conteur devint un homme célèbre. La légende s'empara même de ses faits et gestes, enguirlandant ou exagérant, comme l'a dit un de ses biographes, ce qu'il y avait d'unique et de singulier dans les habitudes de « Meister Gottfried », la déconcertante brusquerie de son accueil, ses sombres accès de mutisme, l'imprévu de ses réparties, ses éclats de colère, la difficulté qu'éprouvaient ses intimes eux-mêmes à ne pas le froisser par un blâme, une louange ou un silence au sujet de son œuvre, et enfin ses aventures d'incorrigible noctambule. On connaît peut-être cette anecdote. Keller rentrait au logis, par une nuit de neige. Il sortait du cabaret, bien entendu. Ayant perdu son chemin, ou n'étant plus à même de le retrouver, mais un reste de malice dissipant les fumées du vin, il interpelle un agent de police : — « Où demeure le chancelier d'Etat Keller » ? — « Mais, c'est vous, le chancelier » ! — « Mille tonnerres, je ne te demande pas qui je suis ; je te demande où j'habite ».

Si l'on ne prête qu'aux riches, on peut prêter hardiment à Gottfried Keller. On lui pardonnait des travers qui ne lui faisaient pas négliger trop ses devoirs envers ses admirateurs. Après une réédition d'*Henri le Vert* (4 vol., 1879 à 1880), il publia, en 1881, son *Sinngedicht*. C'est là un titre que notre mot français : « épigramme » ne rend que fort mal, car il n'exprime rien de l'élément parabolique ou moralisant qui est dans le vocable allemand. Les quatre nouvelles du *Sinngedicht*, reliées les unes aux autres par un fil léger, sont une sorte d'hymne discret à la vie et même au mariage. Ces « historiettes d'amour », que Gottfried Keller affectait de mépriser un peu, ne traitent nullement, comme d'aucuns l'ont pensé, le problème de l'émancipation des femmes. Le célibataire obstiné qu'il était ne s'est guère soucié du mouvement féministe, et il l'eût jugé sans le moindre enthousiasme.

M. Baldensperger a très exactement défini le propos de Keller : « Le sujet commun de ces nouvelles, a-t-il expliqué, c'est bien plutôt celui-ci : quelles chances de bonheur peut offrir l'union de deux êtres qui s'aiment, mais dont l'un, le mari, est supérieur par la fortune, l'éducation, la caste, ou même la race, à sa femme ?... Ce qui précède des mariages ainsi présentés — des mésalliances au gré de l'opinion, — les luttes contre les

préjugés sociaux et les orgueils de famille, la littérature nous l'a souvent exposé, et la tragédie bourgeoise en particulier y a trouvé quelques-uns de ses plus éloquents motifs. Mais le vrai conflit, le conflit des âmes, peut ne commencer qu'ensuite; le drame essentiel est ailleurs que dans ces contingences préalables; il est, ou risque d'être, dans la divergence des natures trop différentes, dans toutes les incompatibilités que l'amour a étouffées et que manifestera le détail de l'existence côte à côte. Dans quel cas de tels mariages offriront-ils des garanties véritables de bonheur? Keller semble avoir voulu le déterminer, non pas explicitement, mais par la résolution qu'il donne d'instinct à ses variations sur ce thème connu. Même lorsqu'elle suppose un amour réciproque, une union de ce genre est, à l'origine, une conquête : par sa fortune, sa culture, son rang, son indépendance plus grande, l'homme « séduit » toujours la femme; quelque chose ne laisse pas à celle-ci son entière liberté ».

Mais, en dernière analyse, la femme se réconcilie avec l'assez douce fatalité d'une servitude d'autant plus heureuse qu'elle est plus volontaire. Les mariages qui paraissent, au début, la plus aléatoire des entreprises sentimentales, s'achèvent par la soumission naturelle du plus faible, dans une confiance joyeuse ou dans une dévotion absolue. Les deux figures de Zambo et de Régine sont particulièrement suggestives à cet égard.

Toujours optimiste, toujours attentif aux questions de morale individuelle ou sociale, Keller a, dans son *Sinngedicht*, plus qu'en aucun autre de ses livres, lâché les rênes à la fantaisie de l'artiste. Il y déploie des dons de finesse déliée et d'invention gracieuse qu'on ne lui connaissait pas à ce point; aussi ne fait-on pas trop de difficultés à lui passer quelques bizarreries et quelques longueurs. C'est là que les délicats iront le chercher de préférence. A coup sûr, ils reliront le *Sinngedicht;* ils ne reliront pas *Martin Salander*, qui est la dernière et la moins achevée de ses œuvres.

Quel brusque changement de front! Keller s'était-il oublié dans les calmes délices de la vie contemplative? Soudain, il s'en évade et son œil perçant scrute les tares du milieu zurichois. L'année 1881 fut signalée par des catastrophes financières qu'il était impossible de ne pas rattacher à un affaissement des

mœurs publiques : « L'arrivisme s'étalait dans les domaines les plus divers, a rappelé Jacob Bächtold ; il prospéra un instant de la façon la plus scandaleuse, jusqu'à l'heure de la débâcle. Tout le monde s'était lancé dans les affaires de Bourse. Les cas de prévarication et de concussion se multipliaient, ce vertige ayant affolé, entre autres, la classe des fonctionnaires ». Et Gottfried Keller, avec l'ardeur de sa foi démocratique, avec la fierté de son helvétisme républicain, fut non moins indigné que meurtri par tous ces signes de décadence. Son civisme se révolta ; nous eûmes l'âpre roman politique de *Martin Salander*.

Malheureusement, la veine imaginative de Keller s'est bien refroidie. Les invraisemblances et les exagérations troublent la nette vision des choses. La trame du récit se déroule péniblement et se casse en maints endroits. Le conteur a des naïvetés et des gaucheries qu'on excuse dans les développements épico-lyriques d'*Henri le Vert*, mais qui agacent ou qui affligent dans le tableau ramassé et puissant que devrait être cette peinture de l'arrivisme. Quelques scènes dramatiques et le réalisme du détail relèvent sans doute la valeur de cette histoire chaotique et désenchantée. Mais le Gottfried Keller, qui croyait si vaillamment à la vertu éducatrice de la vie, semble gagné par un pessimisme sans nuances.

Martin Salander est de 1886. Tout en le préparant, Keller avait mis au point l'édition de ses *Poésies complètes*. Si la nature et la politique, avec d'assez molles effusions amoureuses, étaient au centre de ses premiers recueils, il a cultivé plus tard le lied populaire, le lied philosophique et la ballade. Il manque un peu de spontanéité, il a l'inspiration laborieuse. Mais que de force et d'éclat ! La terre natale, la patrie suisse, voilà ce qui fait surtout tressaillir son âme de poète. Les strophes enthousiastes du *Schweizerdegen* sont dans toutes les mémoires, comme les inoubliables accents de cet *O mein Heimathland* qui reste notre plus beau chant national :

O mon vieux pays, ma Suisse chérie,
Nul ne peut t'aimer d'un plus grand amour ;
Les fleurs ont passé, ta rose, ô patrie !
Mettra son parfum sur mon dernier jour...

Dans une note différente, la *Nuit d'hiver* est un pur chef-d'œuvre, comme l'*Abendlied :*

> O mes yeux, clairs miroirs qui réflétez la vie,
> Et, depuis si longtemps, ensoleillez mes jours,
> Noyez de votre éclat mon âme inassouvie,
> Car vous vous fermerez, une fois, pour toujours !

Abendlied, — chant du soir ! Le soir était venu pour Gottfried Keller. On le fêtait, on l'admirait. Mais les amis d'autrefois s'en allaient les uns après les autres. La solitude et la vieillesse jetaient de l'ombre sur sa gloire. Sa santé chancelait. Il fallait se résigner au suprême départ. Keller regarda la mort en face, et l'attendit.

Une attaque de grippe, au commencement de l'année 1890, l'affaiblit beaucoup. Et ce ne fut plus qu'une lente et paisible agonie. Il s'éteignit quelques mois après, le 15 juillet. Zurich lui fit de grandioses funérailles.

Implacable bon sens, robuste optimisme, en dépit de *Martin Salander,* assaut constamment livré aux illusions de la vanité, prédication de simplicité, de droiture et d'énergie, réalisme sain et dru avec le coup d'aile de la poésie, inextinguible humour, ivresse d'inventer et de conter, bien fils du peuple par la vivacité de la sensation immédiate comme par la prédilection pour les humbles destinées, Suisse de tout son être, dans ses lacunes non moins que dans ses qualités, esprit pratique dont un faux idéalisme n'altéra jamais la clairvoyance, démocrate passionné, bourgeois de Zurich infiniment plus que citoyen du monde, artiste original par le tour de l'imagination comme par le nerf et la saveur du style, trop local peut-être pour s'installer triomphalement dans la littérature universelle et pourtant trop de son pays et de sa race pour n'être pas profondément humain, il y a tout cela dans Gottfried Keller, et il est tout cela, et cela ne dit pas tout. Mais personne, pas un critique, pas un biographe, n'aura prononcé sur lui un jugement plus définitif que son rival, Conrad-Ferdinand Meyer, qui lui écrivait, le 16 juillet 1886 : « Ce qui donnera à votre œuvre sa signification la plus haute, c'est que vous avez cru fermement que la vie était une bonne chose ». Il a cru à la vie, il l'a aimée et, pour le récompenser de ce fidèle amour, elle l'a fait triompher de la mort.